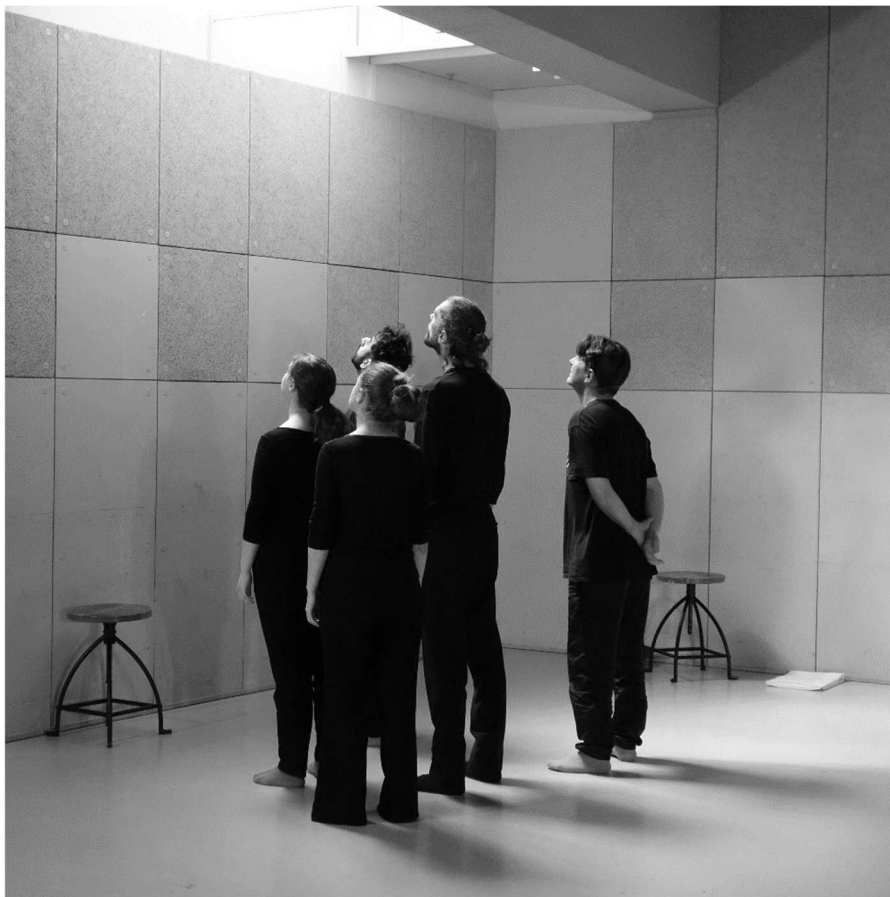


**Cie Mnémosyne Théâtre-poursuite // Création en cours**

Focus sur l'étape de travail d'Octobre 2019

# Lenz

*Il courait vers les hauteurs...*



Texte de **Georg Büchner**

Traduction Jean-Pierre Lefebvre

Mise en scène Nelly Pezelet

Assistante mise en scène Caroline Laffon

Avec Garance Hacker, Sofiane Hamida, David Le Roch, Suzanne Llabador, Sébastien Raymond

Au point où nous en sommes aujourd'hui de notre travail de mise en scène du récit de Büchner, Lenz :

- **Du chœur (2 femmes, 3 hommes)** qui est entré dans l'espace de jeu, une femme s'extrait. Elle s'empare d'une bouteille pleine d'eau placée au sommet d'une installation pyramidale (sa forme évoque une fontaine ou une montagne). Elle fait couler lentement l'eau, qui produit, en tombant dans une grande vasque posée au sol, un murmure de cascade. Geste plus poétique que symbolique, ouverture à l'imaginaire, source de sensations pour tous : il rassemble le public et les acteurs autour d'une écoute simple reliant chacun à quelque chose d'essentiel et d'organique. Car c'est bien **avec les gens ici réunis** – si possible dans une configuration créant une juste proximité – que le chœur, petite communauté « d'acteurs- passeurs », veut partager ce temps de connexion au monde de Lenz. [ l'eau liminaire dit aussi autre chose : le récit sera livré dans la beauté et la simplicité de son flux, comme un gave de montagne ou une rivière dans le cours desquels chacun se laisse embarquer, bercer, emporter...]
- **Qui est Lenz ?** Un jeune poète que l'on découvre en pleine montagne lorsqu'un 20 janvier il décide de rejoindre un petit village des Vosges où le pasteur Oberlin, pourrait dit-on, soigner son esprit (son âme ?) malade. Le récit nous plonge tout de suite dans une nature dense et humide, et au fil de la marche de Lenz (voyage, autant errance que traversée) nous nous approchons toujours un peu plus de lui : nous partageons ses sidérations, son extrême perméabilité aux mouvements de la nature, ses angoisses et son soulagement à l'approche du village... jusqu'à ce que nous nous apercevions que ce poète résonne en nous et se met à vivre au milieu de nous, porté par le chœur.
- **La femme sortie du chœur vient « dire ».** Elle engage seule le récit. Comment s'y prend-elle ? Elle cherche en elle l'endroit secret du silence d'avant la parole - l'endroit du sentiment, de la vision, de l'idée, qui éveille le désir de dire et le désir d'être attentive à cette traversée de la parole en son être. C'est ce qui lui permet de prononcer maintenant, pour elle et pour nous, les mots de Büchner. Cela se fait simplement, sans tension artificielle ni étirement exagéré du temps, dans une relation vraie à tout. Lié à la respiration, ce moment de liberté vertigineuse qui précède le mouvement du corps ou de la parole, est repris par la femme (puis par le reste du chœur) autant de fois que nécessaire au cours du parcours narratif : il assure une manière « d'être » en scène, d'être présent au texte et aux autres. C'est aussi par la résonance en nous des mots prononcés que se déploient les visions, les émotions... Si le début propose une narration « en solitaire » en accord avec la marche de Lenz dans la montagne, la comédienne n'est pas seule en scène et porte le désir d'un chœur qui veut lui aussi dire Lenz et, par le jeu, donner une forme de vie à ce héros, le faire surgir parmi nous.
- **Alors qui est Lenz ?** certainement l'étranger, le jeune poète en quête d'absolu, le fou, celui qui plus qu'un autre nous rassemble dans notre humanité, témoigne de notre fragilité de vivant, nous rappelle à la conscience du plus grand que soi, nous relie à notre lumière - foi, spiritualité... chacun aura un mot pour exprimer cela.
- **L'immersion du spectateur** dans le récit et sa perception de Lenz (non incarné par un acteur en scène) va se renforcer par **le jeu du chœur** : d'abord « voix sur les rochers », les acteurs forment ensuite un ensemble de figures humaines par lesquelles nous voyons fugitivement et successivement la petite communauté du Ban de la Roche, de multiples Lenz et reflets de lui-même, ou encore des ombres et figures absentes de l'histoire ancienne de notre héros. Chaque comédien s'empare de la parole. Elle est une source unique qui circule entre tous.
- **La mise en scène est pensée comme forme évolutive** qui va croissant pour décroître ensuite. Elle se déploie au rythme du récit, selon le propre parcours de Lenz lors de ses trois semaines à Waldersbach. Le nombre des présences est ainsi renforcé ou diminué, l'incarnation est choisie en certains endroits, rattrapée par des présences simples et distancées en d'autres ; un tableau onirique peut être bousculé par une séquence volontairement naturaliste, le tout orchestré par l'inspiration

d'un chœur complice à l'écoute des images du texte tout autant que de son « sentiment » et de son énergie. Ce caractère évolutif et changeant trouve aussi son expression dans les jeux de fixité, mouvement, suspension et dissolution des images, dans l'apparition et la transformation des moyens matériels mis en jeu.

- **La scénographie** s'appuie tout autant sur les corps des acteurs que sur les quelques éléments matériels. Pour commencer, cinq silhouettes pieds nus en habit noir d'aujourd'hui. Cinq tabourets de bois et fer forgé. Une bouteille de verre, une vasque en terre, une cruche, des seaux, de l'eau (contenue, circulant ou giclant sur les visages). Un drap et quelques grands mouchoirs blanc. Quelques autres présences d'éléments naturels, bois et roche. Disons qu'il s'agit d'une scénographie « frugale » (n'oublions pas : le texte nous plonge au cœur d'une communauté protestante) et c'est avec ce peu que les comédiens font évoluer et donnent sens à un espace sans cesse renouvelé. **La mise en lumière** cherchera elle aussi à définir ses marges de progression allant d'un éclairage confortable et uniforme (général) à la création d'ambiances et d'espaces plus obscurs pour rendre peut-être plus intense notre connexion à un moment de jeu, rendre compte de certaines sensations éprouvées par Lenz (rêve ou réalité ?). Après ces quelques étapes de travail, le caractère « obligatoire » de la boîte noire que nous avons posé a laissé place à la possibilité (à la curiosité) d'investir toute sorte d'**espace** (où l'on peut faire le noir) mais dont l'enceinte et le sol pourraient conserver leur aspect brut (bois, pierre, béton... : les espaces clairs ou gris se sont révélés intéressants).
- Le texte de Büchner et notre mise en scène se termine avec **le départ de Lenz**. Oberlin, impuissant, a décidé de le faire reconduire à Strasbourg. L'enracinement de Lenz dans une solitude s'est fait progressivement, et en lui semble s'être installé son athéisme en même temps que **l'acceptation de son état**. Le pasteur Oberlin note dans son journal que c'est avec des larmes dans les yeux que les villageois dirent au revoir à Lenz ; Büchner lui nous donne à suivre son éloignement progressif, Lenz de la carriole regarde encore au loin les montagnes, les nuages et la lumière changeante dans le ciel. Aussi nous assisterons, nous, dans le théâtre, comme à son « évaporation »... avant que nous revienne le souvenir de l'eau claire, qui « ruisselait le long des rochers et sautait en travers du chemin ».

#### **Prochaines étapes de travail en vue d'une création à l'automne 2020 :**

- Exploration et mise en scène de la suite du texte jusqu'à sa fin - nous avons à ce jour travaillé sur plus d'un tiers du roman de Büchner.
- Intégration possible de deux acteurs supplémentaires à mi-parcours (1 jeune homme et 1 jeune femme).
- Recherches sur la présence de l'eau au plateau, sa circulation, sa visibilité, sa transformation, ses ressources sonores, son parcours narratif.
- Recherche sur l'univers sonore venant du plateau, comme les voix, les chants, les sons qui émergent du jeu avec les éléments présents et ajout de nouvelles musiques à la bande son.
- Travail avec scénographe et technicien lumière.

**Le dossier de création est disponible sur notre site:** <http://mnemosynetheatre.blog.free.fr/>

**Contact :** 06 63 45 21 95 -com.mnemosynetheatre@gmail.com

## Impressions de spectateurs / Extraits de retours écrits sur la présentation du 11 octobre 2019

Assister à la représentation d'une nouvelle de Georg Büchner au théâtre, et pas n'importe laquelle, *Lenz*, l'inachevée ? C'était une opportunité qui ne se refusait pas. Je savais que ce classique était considéré comme un chef d'œuvre du pré-romantisme allemand. Ce genre littéraire un peu flou dans ma tête se mélangeait à l'image de l'impressionnant tableau de Caspar David Friedrich « *Voyageur au-dessus d'une mer de nuages* ». Ainsi allais-je faire l'économie d'une lecture en me glissant dans un fauteuil que j'espérais confortable (en réalité c'était une chaise). Car j'avoue : si l'enthousiasme de découvrir un texte fondateur prenait le pas sur toute autre considération, je craignais aussi l'ennui.

Rendez-vous donc au Théâtre 13 pour une restitution de sortie de résidence. D'emblée, la metteur.e en scène Nelly Pezelet, bouscule les codes en jouant sur les contrastes. Pour accueillir ce texte capiteux dans le style, incisif dans la forme, luxuriant dans les images, un espace dépouillé. Pour restituer les voix multiples qui assaillent l'esprit de Lenz en proie aux crises mystiques, un chœur à l'antique, vêtu de noir. Les voix résonnent claires, les corps se délient, les regards se tendent vers un horizon lointain, les cailloux deviennent montagne, les gouttes d'eau se transforment en torrent. Le tour de force est d'avoir su jouer sur ces oppositions pour accompagner le jeune poète dans sa marche vers la folie. Une façon d'aller à l'essence même du texte, sans faire abstraction d'une gestuelle poétique et théâtrale. On pense à la mise en scène d'*Intérieur* de Claude Régy et à sa façon de nous guider vers l'indicible, la mort de l'enfant, grâce aux codes traditionnels du No. L'émotion naît des silences et de l'épure, sans prendre l'émotion en otage.

Merci à Nelly Pezelet, d'avoir su traduire l'essence même d'un texte fondateur de la psychanalyse et d'un grand poème sur la beauté de la nature. Deux notions aujourd'hui mises en danger qui rend cette représentation d'une grande modernité, indispensable à mes yeux.

Catherine Hoyau (journaliste)

Chère Nelly,

Mes impressions *lenziennes* au Théâtre 13. Encore bravo pour ce travail. Très beau début, visuellement, avec l'eau, l'effet de cascade, Suzanne versant le petit torrent du haut de sa petite montagne... Je trouve très beau le travail que tu proposes de tissage entre la musique (intense, très bien choisie, même si tu la laisses au second plan) et la parole des comédiens, – le passage avec Garance plus tard : très beau moment, là l'entrelacement était vraiment miraculeux, comme si les sons, les harmonies musicales faisaient avancer, portaient vers l'avant la voix, l'imagination du comédien et, par conséquent, celle de l'auditeur-spectateur. Autre chose qui m'a frappé : les quelques moments de course poursuite, d'une grâce enfantine (c'est comme un jeu d'enfant – pas du tout un jeu, plus adulte, de l'ordre de la séduction, et je crois que ça éclaire bien le texte). Enfin je te redis combien tes choix rendent justice à la beauté et à l'épaisseur mystérieuse de ce texte, de cette traduction – la minutie, la précision, la générosité, la gravité sans pesanteur des comédiens, tous avançant dans le même sens, nous rendent extrêmement attentifs aux mots prononcés. Cela crée une atmosphère de recueillement, à la fois austère (les tenues, le minimalisme du décor, la rusticité et la simplicité des objets, la sobriété du jeu des comédiens) et sensuelle (l'eau, les mains, la plasticité des visages, leur concentration – immobilité et lumière intérieure). J'attends donc la suite avec impatience et confiance ! Christophe Hardy (auteur)

Les mots choisis ...

Un plateau construit comme un paysage, sans que rien ne nous soit imposé ... la nature et les hommes apparaissent présents l'un à l'autre et le silence nous installe dans un état particulier, nous laisse nous emparer de l'espace ... le son de l'eau est d'abord une invitation à l'harmonie, , une source d'apaisement, de trajectoires imaginaires puis un point de rupture ... au son des premiers mots , un autre univers de contrastes, de fissures , la disparition des lignes de fuites ...on oscille entre mesure et dérive, plaisir et douleur ..

Les voix, les gestes, les déplacements, le chœur, la musique composent une matière ténue, délicate, brute, puissante et laissent sourdre un récit qui embarque dans un monde d'interrogations, de réflexions, de bouleversements intérieurs.

Les premiers mots écrits ..

Paysage, volume, sobriété, essentialité, sérénité, tourmente, dérive , effroi , simplicité , mesure, démesure , lenteur, élan , plaisir , physique, ondulation, bascule...

Rythme, volume plateau, profondeur, hauteur , diagonale, ascension, épuisement , sons, nature, bruissement, musique

Matière, impalpable, tourmente, doute, unité, force du groupe et du chœur

M-E. Ballere (DAC dans le 77)